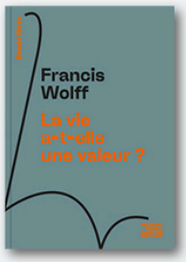
Gérer Raccourcis meltchaninoff Modifier
Content Structure Apparence Extension Configuration Personnes Rapports Aide



« Cet essai de philosophie se lit comme un John le Carré »
Thomas Snegaroff, *France inter*
PHILOSOPHIE MAGAZINE ÉDITEUR

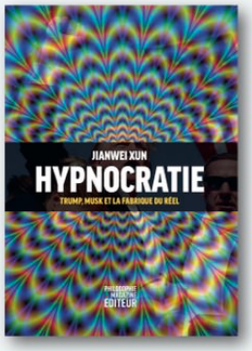
Tribune

"Post-moderne", "post-démocratique", "post-historique"… Pourquoi ces termes n'ont plus de sens, par Daniel Innerarity

Daniel Innerarity publié le 15 juillet 2025 11 min

Les intellectuels tentent souvent de **caractériser l'époque dans laquelle nous vivons grâce au préfixe « post »** (démocratique, historique, etc.). **C'est une voie sans issue,** affirme le philosophe espagnol **Daniel Innerarity,** qui nous adresse cet essai. Nous vivons désormais au même moment des phénomènes que nous pensions inconciliables.

Pendant longtemps, nous avons abusé du préfixe « post- » pour nommer une époque que nous ne pouvions pas vraiment définir. Nous savions seulement que le temps présent venait après quelque chose : après l'ère industrielle, après la modernité, après l'histoire ou après la démocratie. **La logique du « post » est épuisée,** ses catégories ont cessé de nous offrir des références valables, et nous attendons un nouveau concept qui nous permette d'étiqueter les différentes expériences du moment présent.



« Le percutant essai d'un auteur philosophe hongkongais imaginaire »
Télérama
PHILOSOPHIE MAGAZINE ÉDITEUR

> **“La logique du ‘post’ est épuisée, ses catégories ont cessé de nous offrir des références valables”**
> Daniel Innerarity

Nous ne disposons pas encore d’appellation durable qui puisse prétendre à la reconnaissance de la postérité pour nommer cette nouvelle époque. En attendant, nous appelons « post-industrielle », « post-moderne », « post-historique » ou « post-démocratique » une situation que nous ne parvenons pas à comprendre ni à expliquer. Nous savons seulement ce qu’elle n’est pas, tout en étant encore sous les effets puissants de ce qu’elle a cessé d’être. Tout ce dont nous sommes sûrs, c’est qu’elle n’est plus industrielle, moderne, linéaire ou démocratique, du moins au sens où nous avons conçu jusqu’à présent la société industrielle, la modernité, le progrès ou la démocratie. Nous ne pouvons même pas affirmer que la situation actuelle marque une nouvelle étape de l’évolution, une adaptation à de nouvelles circonstances, une détérioration occasionnelle ou une transition vers on ne sait quoi.

Le sceau du déni et de la résignation

La logique du « post- » n’est pas viable longtemps ; elle reste dans l’orbite puissante de ce qui est supposé avoir disparu. Mais arrivera un moment où nous nous lasserons de nous définir par ce que nous cessons d’être, et **nous devrons nous définir par un rapport original à la réalité, un concept propre,** qui ne serait pas dû à ce prolongement particulier du passé survivant dans sa disparition proclamée, qui ne se limite pas à s’exhiber comme dépassant le précédent, qui l’abandonne définitivement. Le « post » inaugure quelque chose de neuf, mais il accorde une vie *post-mortem* à ce qui ne le mérite plus.

> **“Le ‘post’ inaugure quelque chose de neuf, mais il accorde une vie post-mortem à ce qui ne le mérite plus”**
> Daniel Innerarity

Nous sommes dans un passé qui n’en finit pas et dans un présent que nous ne parvenons à comprendre que comme ce qui devrait venir après ce passé. C’est pourquoi le préfixe « post- » définit mieux la personne qui l’utilise que la réalité désignée : il est le sceau de la perplexité, de ceux qui se résignent au déni, à l’incompréhension devant l’innommable, il révèle une insécurité générale. Il indique que nous n’avons pas encore d’idée de ce que nous avons et de ce à quoi nous aspirons ; il ne désigne pas une propriété mais son absence – dans le meilleur des cas un transit vers elle. La personne « postiste » ne nous dit pas où va le progrès, car son regard est dirigé en arrière, comme le souligne le philosophe allemand **Dieter Thomä** dans son livre *Post-. Nachruf auf eine Vorsilbe* (« Post-. Nécrologie d’un préfixe », 2005, non traduit). Nous ne comprendrons pas le présent du monde tant que nous ne parviendrons pas à nous débarrasser du « postisme » et à accorder au futur l’attention qu’il mérite. Est-il possible de comprendre le présent avec une catégorie qui nous permette d’échapper à l’influence du passé ?

La stratégie du choc

Nous sommes encore sous le choc de ce début d’année. Je suis réticent à faire de **Donald Trump** l’acteur majeur d’une nouvelle ère, notamment parce que sa présidence ne fait rien d’autre que de s’appuyer sur certaines contradictions du présent et de les gérer de la pire manière qui soit. Cependant, nous devons reconnaître que, sans aucune structure intellectuelle cohérente, il a donné à la politique un rythme et des aspirations qui font de lui celui qui définit les règles du jeu – ou plutôt son absence totale de règles – dans cette nouvelle ère

d'hyperconnectivité. Trump a imposé un style politique où la contradiction ne compte pas – ni entre ce qui a été dit un jour et le lendemain, ni entre ce qui a été dit et ce qui a été fait, ni entre les intérêts privés et les intérêts publics, ni entre soi-même et la réalité.

> **"Le préfixe 'post' est le sceau de la perplexité, de l'incompréhension : il ne signe pas une propriété mais son absence"**
>
> Daniel Innerarity

La rectification ou la modération de ses propos viendraient, dans le meilleur des cas, *a posteriori*, à partir de la conviction que les intérêts se disputent toujours au sein d'un jeu à somme nulle [*c'est à dire que le gain de l'un constitue automatiquement une perte pour l'autre*]. L'accélération de la politique sert précisément à rendre ces contradictions invisibles. Ceux qui se limitent à les pointer du doigt se sont mis dans une position qui exige une perspective large et un temps plus ralenti ; par conséquent, ils s'excluent *de facto* du tempo auquel se déroule la bataille : celui des impacts courts, des menaces, des déclarations d'intentions, des changements rapides de scénario, de la gestion de l'attention sans mémoire. S'opposer à Trump, c'est devoir osciller entre se battre sur son terrain et, en même temps, tenter de changer la donne. Ceux qui acceptent son jeu perdront tout autant que ceux qui arguent qu'un autre jeu, plus honnête, est possible.

Comment en sommes-nous arrivés… où, au juste ?

Je propose de commencer par nous demander où nous pensions être. Nous vivions une sorte de Trente Glorieuses prolongées, en dépit des nombreux signes qui en annonçaient la fin. La vague de terrorisme qui a inauguré ce siècle, le 11 septembre 2001 à New York, était une réponse perverse à certains conflits non résolus. Il ne s'agissait pas seulement d'une anomalie brutale commise par des étrangers mais de la révélation d'un grave dysfonctionnement de *notre* monde. Pour les privilégiés, la guerre était devenue littéralement inconcevable, mais elle était encore réelle dans de nombreuses parties du globe. Ces dernières années, elle est redevenue une réalité proche, avec une escalade dangereuse qui pourrait nous impliquer d'une façon que nous n'imaginions pas il y a encore quelques années.

> **"Nous ne savons que faire de l'ambiguïté d'un monde interdépendant, qui nous offre d'énormes opportunités et nous rend vulnérables dans une proportion tout aussi inhabituelle"**
>
> Daniel Innerarity

La crise économique a mis en évidence la fragilité d'une économie financiarisée dans un monde interdépendant ; la pandémie nous a fait découvrir notre vulnérabilité à certains risques partagés ; la guerre commerciale nous montre maintenant que la démocratie n'est pas un acquis irréversible. Tout cela sur fond de multiplication d'une crise climatique qui nous alerte depuis des années sur l'insoutenabilité de notre mode de vie. Nous ne savons que faire de l'ambiguïté d'un monde interdépendant, qui nous offre d'énormes opportunités et nous rend vulnérables dans une proportion tout aussi inhabituelle. Or, nous constatons aujourd'hui que les nouveaux seigneurs du monde n'ont rien appris de toutes ces crises.

La disparition du monde d'hier était prévisible. Depuis quand savons-nous que l'Europe n'est plus le centre du monde, que l'Otan, le communisme ou la plus vieille démocratie du monde ne sont plus ce qu'ils étaient ? Et si cet horizon d'incertitude était plus réel que la

tranquillité que nous avions acquise en ignorant les risques latents ?

La fin des grandes convergences

Si l'on devait définir avec une idée centrale en quoi consiste le moment que nous sommes en train de vivre – ce qui pourrait définir cette époque –, je dirais que nous assistons à la fin des grandes convergences et, lié à cela, à la fin du séquençage historique.

La fin des grandes convergences renvoie à la fin de l'ère des grandes avancées synchronisées, où la technologie, l'intégration, le commerce, la paix, l'économie, la démocratie, l'égalité étaient censés fonctionner de concert, en s'émulant mutuellement dans un certain équilibre. La guerre tarifaire actuelle montre que le *« doux commerce »* dont parlait **Montesquieu** ne garantit pas toujours la coexistence pacifique entre ceux qui le pratiquent, mais qu'il est possible de faire la guerre *par* le commerce ; la Chine est la parfaite illustration que le développement économique peut se faire sans reconnaissance des droits humains ni démocratisation ; au sein de l'Union européenne, nous avons vu que la création d'un marché commun ne conduisait pas nécessairement à l'intégration politique, désormais menacée du fait de la forte présence de l'extrême droite, et avec un retour à une plus stricte intergouvernementalité ; la montée de cette même extrême droite incarnée par l'AfD dans l'ex-RDA est la preuve que l'unification allemande n'a pas nécessairement conduit à une égalisation culturelle, économique et politique entre ces territoires ; le lieu commun selon lequel il n'y a pas de régression autoritaire dans les pays à hauts revenus et que la démocratie ne s'effondre que dans les pays à faible développement économique commence à devenir une hypothèse qui pourrait être démentie ; le progrès de la rationalité techno-scientifique n'implique pas le rejet de la religion dans l'espace strictement intime, puisqu'elle redevient, dans de nombreuses parties du monde et en vertu de cette même évolution, l'axe de la confrontation publique.

> **"Est-il possible de comprendre le présent avec une catégorie qui nous permette d'échapper à l'influence du passé ?"**
>
> Daniel Innerarity

S'il peut y avoir du commerce avec des droits de douane extrêmes, il peut aussi y avoir du capitalisme sans démocratie, de la science sans droits humain, du *leadership* sans intégration, de l'accélération sans progrès. La crise écologique est la preuve qu'un développement sans ressources est possible, c'est-à-dire quelque chose d'aussi paradoxal qu'une croissance qui annule ses conditions de possibilité. Et le discours libéral et colonial qui assurait un « effet de ruissellement » selon lequel l'enrichissement de quelques-uns finirait par profiter à tous est contredit par la persistance des inégalités, au sein des pays comme à l'échelle mondiale.

La fin de l'histoire annoncée par Fukuyama après la guerre froide a été comprise comme la fin des grandes luttes idéologiques. Cette fin serait le résultat de la grande confluence entre capitalisme et démocratie libérale. À l'opposé de ce diagnostic, le fameux triangle d'incompatibilité de Rodrik, qui affirme qu'il est impossible d'avoir en même temps démocratie, souveraineté et globalisation, ou bien encore la théorie des modernités multiples d'Eisenstadt, selon laquelle la distinction entre traditionnel et moderne est inutile pour comprendre un monde contemporain où coexistent l'archaïque et le moderne, la brutalité politique et la technologie sophistiquée, sont aujourd'hui plus plausibles. Le discours de la post-histoire s'est révélé une analyse trompeuse.

À LIRE AUSSI

Daniel Rodgers : "Les affiliations religieuses sont en déclin aux États-Unis"

Naissance d'une extrême droite postmoderne

La coexistence du contradictoire

Cela nous oblige peut-être à penser le temps historique d’une manière différente, moins séquentielle et moins déterministe, pour extraire toutes les conséquences de cette crise de l’idée de progrès, cette dernière n’étant rien d’autre que la prise de conscience du fait que le développement des sociétés était plus pluriel et désordonné qu’on ne l’avait pensé. Le grand écrivain autrichien **Robert Musil** disait, dans *L’Homme sans qualité* (tome 1), que la plupart des êtres humains aimaient la succession ordonnée des événements, parce qu’ils sentaient ainsi que leur vie avait un « cours », à l’abri du chaos. Il se référait à l’ordonnancement du temps en étapes indépendantes, se succédant l’une après l’autre : l’ancien avant le moderne, le passé s’achevant dans le présent et se dirigeant vers l’avenir. Les temps obscurs étaient ainsi surmontés par le progrès linéaire.

> **“La crise de l’idée de progrès, c’est prendre conscience que le développement des sociétés est plus pluriel et désordonné qu’on ne le pensait”**
>
> Daniel Innerarity

Aujourd’hui, nous sommes plutôt confrontés à ce que l’historien Reinhart Koselleck a appelé *« la contemporanéité du non-contemporain »*. C’est-à-dire que beaucoup de choses qui nous semblaient contradictoires coexistent parce que nous étions convaincus que toute nouveauté impliquait une disparition : une nouvelle réalité remplacerait complètement la précédente. Nous ne considérions pas comme possibles certains types de synthèses. L’un des exemples les plus éloquents de cette coexistence inhabituelle et imprévisible est ce que l’on désigne par le terme de « techno-féodalisme » : qu’il puisse exister simultanément un capitalisme technologique et un autoritarisme que l’on ne sait pas s’il faut l’appeler pré- ou post-démocratique.

Une nouvelle impermanence

De quoi parle-t-on quand on dit que l’histoire revient ? Et qu’est-ce qui revient exactement ? L’histoire réapparaît fondamentalement sous trois catégories : la controverse, la décision et le renversement.

Nous retrouvons un environnement de conflit, de confusion, de désordre, de contingence, d’insécurité, d’incertitude. Même les hypothèses les plus folles reviennent, dont la plus inquiétante est la possibilité d’une guerre étendue. D’emblée, le niveau d’accord sur la réalité diminue ; les institutions et les consensus sont remis en question. Le nouveau contentieux produit des alliances improbables et des rivalités émergent entre anciens partenaires. Le périmètre de ce qui est discutable et la remise en cause des autorités traditionnelles se sont élargis et accrus, de même que la difficulté à générer de la confiance.

L’histoire est également récupérée comme une opportunité : les carrefours, les moments décisifs, les dilemmes, les paris pris par temps incertains, les décisions qui doivent être prises avec peu de données, peu de temps… et qui sont pourtant déterminantes et seront amenées à transcender notre époque. Cela ne signifie pas que nous entrons dans quelque chose de définitif, mais plutôt le contraire : dans un provisoire instable, avec probablement un peu plus de désordre que ce que nous étions aptes à gérer. La possibilité d’une régression est également revenue. La fragilité du monde, des institutions de la mondialisation, la déconsolidation des conquêtes, la réversibilité démocratique, la contingence des avancées, la remise en cause de la science, tout cela nous ramène à une nouvelle impermanence. L’histoire, c’était cela et nous semblions l’avoir oublié.

> **“L’histoire réapparaît fondamentalement sous trois catégories : la controverse, la décision et le renversement”**
>
> Daniel Innerarity

Parler de retour de l’histoire ne signifie pas que des événements passés ou similaires au passé se produisent à nouveau, mais plutôt que reviennent l’imprévisibilité et l’indétermination du futur, ce noyau de la condition humaine que les promesses, les calculs et les prédictions avaient rendu invisible. Le dénominateur commun des différentes expériences contemporaines du temps est la remise en question de l’avenir. L’idée que les choses vont continuer comme elles sont, en mieux ou en pire, n’est plus valable, car la logique de continuité est rompue – ce qui n’est pas forcément une mauvaise nouvelle mais un appel à notre responsabilité.

C’est pourquoi nous ne pouvons même pas être sûrs que la révolution techno-oligarchique actuelle, incarnée par Trump, **Musk** et consorts, est un retour en arrière suivant des schémas qui nous sont connus, ou si ce n’est pas une réorientation du monde plus ouverte vers un lieu qui nous est véritablement inconnu. Parler d’une simple répétition de l’histoire, tenter d’expliquer tout cela par le recours à la République de Weimar ou par la nostalgie réactionnaire d’étapes antérieures de notre civilisation, c’est nous faciliter la tâche. Peut-être faut-il accepter le souci de ne pas vivre dans le confort du « post- » et chercher d’autres concepts plus en phase avec la réalité actuelle.

> **“Parler de retour de l’histoire ne signifie pas que des événements passés ou similaires au passé se produisent à nouveau, mais plutôt que reviennent l’imprévisibilité et l’indétermination du futur”**
>
> Daniel Innerarity

Avec l’histoire, ce sont aussi l’inquiétude et l’espoir qui font retour. Lorsque l’arrivée de quelque chose d’inexorable nous était annoncée, au XXe siècle, notre seule tâche était de nous y préparer ; le tournant actuel de l’histoire nous demande de faire plus que de célébrer l’arrivée de l’inévitable. Les turbulences actuelles dessinent une nouvelle carte de nos responsabilités et de ce que nous sommes invités à accomplir. Auparavant, il n’y avait pas d’autre espoir que le déterminisme brut, l’amélioration mécanique, le progrès irréfléchi. Nous n’*attendions* pas le meilleur, nous le *savions* (qu’il allait advenir). Il y a de l’espoir lorsque le meilleur est possible mais pas nécessaire, auquel cas nous ne parlerions pas d’espoir mais de certitude. L’espoir est une attente au milieu de l’incertitude. Nous espérons parce que les choses peuvent s’améliorer et parce que le mal est lui aussi fragile et périssable. Ce n’est pas rien de pouvoir savoir que même le pire n’est pas irréversible.

EXPRESSO : LES PARCOURS INTERACTIFS

La dissertation

Une dissertation n’est ni un journal intime, ni une restitution de cours. Pour éviter le hors-sujet, il faut savoir approcher l’énoncé et formuler une bonne problématique.

Découvrir

Tous les Expresso

SUR LE MÊME SUJET

Bac philo 2 min

L’histoire

Nicolas Tenaillon 01 août 2012

On peut donner deux sens au mot histoire : ce que l’homme a vécu, et le récit qu'il en fait. En tant que récit, l'histoire suppose l'écriture, dont l'invention marque le passage de la préhistoire à l'histoire. Tournée vers le passé,...

Article 7 min

Daniel Mendelsohn : "La vie érotique est notre voie d'accès à la beauté"

Alexandre Lacroix 04 juillet 2018

Et si, sous l'influence des sites de rencontre et d'une conception trop plate du désir, nous étions en train de perdre le sens profond de l'éros ?...

Article 28 min

Chine. L'empire de la vitesse

Hartmut Rosa 10 janvier 2018

En quelques décennies, ce pays est passé du Moyen Âge à l'hypermodernité. Le sociologue allemand Hartmut Rosa, théoricien de l'accélération, s'est...

Article 3 min

Peut-on dire que nous vivons encore dans la postmodernité?

24 septembre 2015

Olivier Richard, Paris

Le fil 3 min

Tuerie d'Uvalde : "l'hypermodernité" du massacre d'innocents

Octave Larmagnac-Matheron 25 mai 2022

22 morts, dont 19 enfants. C'est le bilan provisoire de la tuerie qui s'est déroulée dans une école primaire d'Uvalde, au Texas, mardi 24 mai. «...

Le fil 9 min

Lyotard, le philosophe de la postmodernité... aurait eu 100 ans

Octave Larmagnac-Matheron 03 septembre 2024

Il y a un siècle naissait Jean-François Lyotard, qui a popularisé l'expression « postmoderne » avec la publication de La Condition postmoderne en...

Article 10 min

Daniel Dennett : examen de conscience

Lev Fraenckel 19 août 2024

Le 19 avril dernier disparaissait le philosophe Daniel Dennett, qui a révolutionné nos conceptions de la conscience et du cerveau, en osant...

Entretien 10 min

Daniel Zagury : la fascination du vide

Sven Ortoli, Octave Larmagnac-Matheron, 17 septembre 2023

Notre regard sur les criminels a varié au fil de l'histoire, et avec lui la hiérarchie du mal. Aujourd'hui, le mal absolu emprunte, au gré de l'actualité, les traits du tueur en série, du pédophile et du terroriste. Expert...

Voir

Questions fréquentes,

Modifier D

FAQ

elete Gérer

l'affichage R

Sciences Humaines

Votre avis nous intéresse

évisions Entity

queue Cloner